UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ÉTUDE SUR L'ASSOCIATION DES FRÈRES DE LA VIE COMMUNE, SES FONDATEURS ET SON INFLUENCE.

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG

ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

LE 3 Août 1860, A 5 HEURES DU SOIR,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

CHARLES-FRÉDERIC KLEIN,
de Barr (Bas-Rhin).

STRASBOURG,
IMPRIMERIE DE VEUVE BERGER-LEVRAULT, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.
1860.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547023_0061

A LA MÉMOIRE BÉNIE

DE MON PÈRE ET DE MA MÈRE.

A MON ONCLE JEAN-JACQUES BIJON

DU JÆGERHOF

Affection filiale et reconnaissance.

C. F. KLEIN.

ACADÉMIE DE STRASBOURG.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE
DE LA CONFESSION D'AUGSBOURG.

M. Bruch ✻, Doyen de la Faculté.

MM. Bruch ✻,
Richard,
Fritz,
Jung ✻,
Reuss,
Schmidt,
} Professeurs.

M. Jung, Président de la soutenance.

MM. Jung,
Reuss,
Schmidt,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ÉTUDE

SUR L'ASSOCIATION DES FRÈRES DE LA VIE COMMUNE,

SES FONDATEURS ET SON INFLUENCE.

AVANT-PROPOS.

« Solche Klöster und Bruderhäuser gefallen mir aus der Maszen. Und wollte Gott, alle Klöster wären also, so wäre allen Pfarrherrn, Städten und Landen wohl geholfen und gerathen. » Dr M. LUTHER.

Le moyen âge fut plus que toute autre époque de l'histoire, fertile en associations et en communautés religieuses. On se tromperait cependant, à mon avis, en admettant que les nombreuses sectes, qui se sont formées dans les onzième, douzième et treizième siècles, soit en prononçant hautement leur séparation d'avec l'Église et le Saint-Siége, soit en prétendant rester dans le sein de cette Église une et catholique, aient été mues par un sentiment de haine contre les autorités existantes, par un besoin de s'affranchir de tout contrôle en affaires religieuses, par une aspiration vers cette liberté, que les philosophes de toutes les époques accordent à un si haut degré à l'humanité déchue.

Au fond de tous ces mouvements produits par des

dissidences religieuses, on reconnaîtra facilement, après une étude tant soit peu approfondie de leur histoire, la manifestation d'un besoin, il est vrai, mais de celui de se débarrasser d'une incrédulité et d'une superstition sans bornes, qu'avaient fait naître les intrigues des moines mendiants et des prêtres et qui avaient envahi toutes les classes de la société.

Il n'est donc pas si étonnant qu'au onzième siècle on trouve tant dans le nord de l'Italie, qu'en France et en Allemagne, des gens qui, saisis d'un profond mépris à la vue des aberrations du clergé, qui exaltés et entraînés par un zèle, fanatique parfois, prétendaient réformer l'Église en ramenant le culte à une expression plus simple, plus rapprochée de sa forme primitive, à l'adoration de Dieu en esprit et en vérité.

Mais l'Église alors, pour cacher ses défauts, faisait luire la hache du bourreau aux regards de ces hommes qu'elle traitait de manichéens, d'hérétiques, pour les éblouir et les ramener à elle par la crainte; elle s'emparait enfin de ces hardis novateurs et prétendait par leur supplice étouffer les germes mêmes du mal, extirper par leur racine même les nouvelles doctrines.

L'opposition plus noble et plus pure des Vaudois, qui ne prétendaient nullement se séparer de leur Église, se vit condamnée également par elle, et ses adhérents furent rejetés de son sein.

Nous voyons néanmoins vers la fin du quatorzième siècle une association religieuse s'élever, et prendre un rapide accroissement: c'est que le Saint-Siége reconnaissant ses généreuses tendances, put l'approuver en mainte occasion et dans tout ce qu'elle produisait, quoi-

qu'elle aussi fut née de ce besoin universellement senti d'une régénération morale et religieuse de toute la société et particulièrement des serviteurs de l'Église. C'est l'association des Frères de la vie commune. Fondée en 1384 par Gerhard Groot et Florent Radewin, elle subsista sur une échelle très-étendue et dans tout son éclat pendant le quinzième et une partie du seizième siècle: vers la fin de ce dernier toutefois elle déclina rapidement.

Quoique violemment attaqués par les moines mendiants de leur époque, les Frères de la vie commune surent, par une vie noble et laborieuse, mériter l'estime de leurs contemporains et l'approbation même du concile de Constance. Sans se séparer de l'Église, comme avaient fini par le faire toutes les sectes, communautés et associations qui les ont précédées, les frères prétendaient la régénérer dans ses membres et cherchaient, tant par leur prédication que par les écoles qu'ils fondaient, à exercer sur la société une influence salutaire.

Leur histoire, celle de leurs fondateurs et de leurs principales institutions, nous mettront à même de porter un jugement sur la manière dont ils ont atteint le but qu'ils se proposaient.

Pour l'histoire de Groot et celle du frère Florent, j'ai cherché, autant que mes faibles moyens me le permettaient, à les retracer d'après les biographies que nous en donne Thomas à Kempis; les ouvrages déjà parus sur ce sujet ont également suivi cet auteur. Quant à l'histoire de l'association elle-même, pour laquelle la principale source est une chronique du couvent de Wyndesheim, que je n'ai pu me procurer, j'ai dû né-

cessairement m'en tenir à ce que aonnait un ouvrage de M. Delprat, traduit sur le texte hollandais de ce dernier par M. Mohnike.

Espérant réussir quelque peu à rendre claire une question aussi intéressante que celle d'une association dans les membres de laquelle on reconnaît aisément des précurseurs de la réformation, je passe aussitôt à l'histoire du premier fondateur de cette pieuse communauté.

GERHARD GROOT, SA VIE ET SES ÉCRITS.

> « Et ma parole et ma prédication n'ont point consisté dans des discours pathétiques de la sagesse humaine, mais dans une démonstration d'esprit et de puissance. » 1 Cor. II, 4.

Gerhard Groot (Geert Groete, de Groot, Gerhardus Magnus) naquit à Deventer, au mois d'octobre de l'année 1340. Son père était magistrat et échevin de sa ville natale, l'une des plus riches associées de la Ligue hanséatique, et par suite un des centres les plus florissants des arts et des sciences.

Gerhard fut dès sa plus tendre enfance d'une santé très-délicate; aussi ses parents ne l'astreignirent-ils à aucun travail manuel et lui permirent-ils de se vouer aux études. Dans sa quinzième année, en 1355, il partit pour Paris, où il étudia la philosophie sous Jacques Buridanus et suivit en même temps le cours de théologie de la Sorbonne, qui lui accorda, en 1358, la dignité de *maître-ès-arts* (*magister*).

Les soulèvements de la populace contre le régent Charles, fils de Jean le Bon, alors prisonnier à Londres, engagèrent le jeune savant à quitter Paris, le théâtre de ses succès, pour se rendre auprès de son père; il abandonna bientôt cependant la maison paternelle pour aller à Cologne, où il se fixa définitivement. Cette cité, qui était alors le siége d'une école archiépiscopale assez distinguée, lui présenta un double avantage: d'un côté il put y continuer et compléter ses études, de l'autre,

grâce à ses talents et aux éminents services qu'il y rendit, il monta rapidement de dignité en dignité, et se vit bientôt en possession de plusieurs riches bénéfices dans les villes d'Aix-la-Chapelle et de Cologne.

Ces succès si brillants et si rapides eurent une funeste influence sur le cœur de Gerhard. Car à moins qu'une âme soit fortement trempée, les succès l'enivrent toujours : aussi notre jeune savant se laissa-t-il bientôt entraîner par l'orgueil, et toute humilité chrétienne fut bannie de son cœur. Cependant, à en croire le récit de Thomas à Kempis, Dieu, dans sa miséricorde infinie, voulut sauver le jeune homme, qui se précipitait dans la voie de la perdition. Il apprit à un solitaire des environs de Cologne, par le moyen d'une révélation surnaturelle, que Groot serait bientôt converti. L'ermite annonça publiquement cette conversion future, et décrivit même presque dans les moindres détails l'extérieur de celui qui devait en être l'objet. Cette prédiction ne tarda pas à se réaliser. Gerhard, se trouvant un jour à un jeu public, fut accosté par un homme qui l'engagea sérieusement à faire un retour sur lui-même et à abandonner le genre de vie qu'il menait. Il ne l'écouta point cependant, mais son ancien condisciple à la Sorbonne, Henri Æger de Calcar, devenu depuis prieur de la Chartreuse de Monichhusen (Münchhausen), près d'Arnheim, l'ayant rencontré à Utrecht, où il était très-aimé du peuple pour ses prédications, se rendit auprès de lui, « lui parle du souverain bien, l'effraie par la perspective du jugement futur, lui montre qu'il y a des récompenses éternelles, fait l'éloge de la religion, blâme la voie dans laquelle se trouve engagé

le monde, et finit par dire que tout périra.» (V. Thomas à Kempis. *Vit. Gerh.* IV, 2).

Touché enfin par ce second avertissement si fraternel et si sérieux, Gerhard se proposa de changer sa manière de vivre et de ne plus résister à la bienfaisante action du Saint-Esprit, qui s'était fait sentir dans son intérieur. Il renonça à ses bénéfices d'Aix et de Cologne, changea ses habits précieux contre ceux des simples clercs, quitta Cologne, son séjour habituel, se retira à Monichhusen, où Æger lui avait accordé une cellule « et y entreprit une lutte spirituelle contre la chair» (*bellum spirituale contra carnem assumit*).

Néanmoins le jeune érudit se sentait trop de dispositions pour la vie pratique, pour qu'il eût voulu s'adonner à tout jamais à la vie contemplative, et s'enterrer vivant dans le silence et la solitude d'un couvent. Sa foi ardente l'appelait au grand jour pour qu'il y pût en toute liberté prêcher la parole de Dieu.

Après s'être, pendant trois années, préparé à sa nouvelle vocation par la prière et l'étude, il se sentit les forces nécessaires pour servir de guide à ses semblables. Cependant il refusa de recevoir la consécration, « car, disait-il, je ne voudrais point, et ne fût-ce que pour une nuit, répondre du salut d'une âme. » (V. Ulmann, Réform. p. 69). L'évêque d'Utrecht, Florent de Wevelinchoven lui accorda alors avec le titre de *diacre* la permission de prêcher librement dans toutes les églises de son diocèse.

Thomas à Kempis nous raconte avec d'amples détails l'immense succès de sa prédication (*Vita Gerh.* VIII, 2), succès qu'il faut surtout attribuer à l'usage que faisait

Gerhard de la langue du peuple, à une époque où tous les prédicateurs presque ne parlaient du haut de la chaire que la langue latine.

C'est à Amsterdam, qu'il débuta par des sermons, qui souvent duraient trois heures et n'en étaient pas moins très-suivis. Il tâchait d'éveiller dans son auditoire, par l'explication des dix commandements, le sentiment moral tombé si bas, et s'adressait surtout aux prêtres qu'il couvrait du blâme le plus sévère parce que, disait-il, par leur position élevée ils donnent lieu à plus de scandale que le simple fidèle.

Le nouveau prédicateur n'ayant en vue que le salut des âmes, et sa conduite pouvant servir d'exemple à ses auditeurs, l'impression favorable qu'il produisit sur ces derniers, ne doit guère nous étonner. Mais d'un autre côté les moines et les prélats auxquels son blâme s'était particulièrement attaché s'irritèrent contre l'orateur trop hardi, ameutèrent contre lui la populace et le dénigrèrent auprès de ses supérieurs (*Vita Gerh.* VIII, 3). Les moines augustins de Kampen ayant accusé les amis de Gerhard devant le magistrat de la ville, ceux-ci se virent bannis. Thomas nous raconte qu'un moine mendiant, se rendant à Rome pour y accuser Groot auprès du Saint-Siége, périt en route. Le fait, s'il est réel, toutefois ne produisit pas sur les ennemis de notre prédicateur l'effet d'un châtiment de la justice divine; car l'evêque Florent, son ancien protecteur, dut écouter leurs instances et lui retirer la permission autrefois accordée.

C'est en vain que l'archidiacre de Louvain, Guillaume de Salvarvilla, s'adressa au pape Urbain VI dans une

lettre, que nous a conservée Thomas, dans laquelle il demande le rétablissement de Gerhard dans ses fonctions. Cet homme, qui jusqu'alors avait fait face à toutes les attaques, ne put résister à ce coup : il se retira en déclarant dans une protestation publique, également conservée par Thomas, « qu'il n'avait jamais prêché que la foi catholique et qu'il avait toujours défendu les doctrines des Saintes Évangiles selon les écritures divinement inspirées. »

Son activité se porta alors sur un cercle plus restreint. L'instruction de la jeunesse étant fort négligée, il joignit ses efforts à ceux de quelques hommes qui essayaient de la relever. Il s'attacha de préférence à Jean Cele, le recteur de l'école de Zwolle, en compagnie duquel il se rendit à Paris, visitant en route tous les monastères dont les habitants se vouaient à l'éducation de la jeunesse. Gerhard rapporta de ce voyage, qui avait duré trois ans, plusieurs livres d'un grand prix, dont il comptait tirer bon usage dans ses nouvelles fonctions.

C'est à cette époque de la vie de Groot, qu'il faut placer la visite qu'il fit au couvent de Vauvert, près de Bruxelles. La renommée de Ruysbrœck avait éveillé en lui le désir de voir le célèbre prieur et de s'entretenir avec lui sur plusieurs passages des Saintes Écritures. Il se rendit auprès de lui avec Cele et un laïque du nom de Calopifex. Ruysbrœck auquel, selon Thomas, une révélation avait fait connaître l'approche des trois visiteurs vint au-devant d'eux et sans jamais avoir vu Gerhard, le distingua au milieu de ses amis en le nommant par son nom. Groot profita du court séjour qu'il put

faire au couvent pour parler avec son hôte des Saintes Écritures et de vérités divines, qu'il avoua plus tard avoir dépassé sa compréhension. Il s'en retourna, dit Thomas, pour méditer longuement ce qu'il venait d'entendre et, pour s'en mieux souvenir, il en mit même une partie par écrit.

Plus tard il traduisit en latin plusieurs des écrits de Ruysbrœck et telle était la sympathie qu'il ressentit pour le vénérable prieur, qu'une révélation surnaturelle lui apprit la mort de ce dernier, arrivée en 1381, trois années après qu'il eût été le voir. Si Æger avait autrefois montré à Groot le côté sérieux et austère du christianisme, Ruysbrœck lui apprit à en connaître la douceur et la charité et le rendit par là plus apte à la nouvelle carrière qu'il allait embrasser.

De retour à Deventer, auprès de la vieille et vénérable école où il avait pu faire les premiers pas dans le domaine des connaissances utiles, il s'attacha les jeunes gens qui la fréquentaient. Il les réunit auprès de lui et traita avec eux des sujets sérieux de tout genre et principalement des questions théologiques.

S'étant aperçu de la position gênée de plusieurs de ses jeunes amis, Gerhard leur donna à copier des manuscrits, leur faisant par là gagner quelque argent; car il avait en horreur la mendicité, pratiquée alors sous toutes ses formes et aux dépens de toutes les classes de la société par les nombreux moines mendiants aussi incapables que dépravés, qui couraient tous les pays de l'Europe. Aussi engage-t-il ses élèves à se nourrir du travail de leurs mains, comme l'avait fait l'apôtre Paul pendant son séjour à Éphèse.

Groot était secondé dans ses généreux efforts par trois hommes dont nous ne dirons ici que quelques mots, parce que la vie du frère Florent nous donnera l'occasion d'y revenir. Ce sont Jean Brinkerink, de Zutphen, le fidèle compagnon de notre savant dès les premiers temps de son activité comme prédicateur; Jean Gronde, un ancien prêtre d'Amsterdam que Gerhard, ne pouvant seul suffire à tous les besoins de la communauté, avait fait venir à Deventer, et Florent Radewin, auquel nous devons la fondation de la communauté et dont plus tard nous parlerons plus à la longue.

Ce dernier, apportant un jour à Gerhard l'argent qui lui avait été remis pour ses compagnons, lui demanda si avec le produit de leur travail ils ne pouvaient pas vivre en commun. Son ami d'abord le rendit attentif à l'envie et aux intrigues des moines mendiants, dont ils auraient à redouter les effets; mais Florent insistant toujours, il lui permit de réunir dans sa propre maison plusieurs de ses compagnons et de vivre avec eux en communauté de biens.

Tel fut le commencement de cette association, qui dès le début n'eut d'autre règle que celle d'un amour fraternel chrétien.

A cause du profond respect que Gerhard éprouvait pour Ruysbrœck et de la bienfaisante impression qu'avait produite sur son âme la vie du couvent de Vauvert, peut-être aussi parce que plusieurs des frères qui vivaient sous sa direction, sentaient le besoin de vivre dans un monastère, il eut l'idée de les réunir comme chanoines réguliers : il était à la recherche d'un emplacement pour la nouvelle maison, lorsqu'il mourut à

Deventer, n'ayant vu que les premiers commencements d'une association qui devait porter de si beaux fruits, et à l'instar de laquelle il avait formé, sous sa propre direction et dans sa propre maison, une communauté de femmes.

Il mourut victime de son dévouement en soignant un ami malade de la peste, le 20 août 1384, à l'âge de 44 ans, après avoir vivement engagé ses disciples à donner la direction au frère Florent, qu'il croyait le plus capable de protéger contre les attaques de leurs adversaires.

Sobre jusqu'à l'excès, Gerhard se contentait d'un repas par jour; jamais il n'acceptait d'invitation et lui-même n'invitait que de pauvres et honnêtes bourgeois à un repas frugal, qu'il aimait à faire précéder et suivre de la lecture de quelque livre intéressant.

Sa grande dévotion se montrait surtout pendant la prière, où parfois il se mettait à chanter les louanges de Dieu; de concert avec Brinkerink et Florent, il avait institué une confession réciproque journalière. «Aussi, dit Thomas, sa prière fut-elle si efficace, qu'un jour il parvint à détourner de la ville de Deventer les coups des ennemis qui la menaçaient, car un épais brouillard s'abattit sur la ville et les méchants durent s'en retourner.» (*Vita Gerh.* XII, 3.)

Thomas compare cet homme de qualités si éminentes à un olivier fertile, à un cèdre élevé et à un palmier en fleurs. (*Vita Gerh.* XIV, 1.)

Nous ne possédons de lui que fort peu d'écrits, dont une partie même nous étant conservés par l'auteur de l'Imitation, nous ne saurions dire s'il a pu les copier

d'un manuscrit encore existant à son époque, ou s'il a cité ces extraits d'après la tradition orale. Ce sont :

1° *La protestation publique* (*De publica protestatione ejus et de veridica prædicatione Evangelii quod prædicavit* (*Vita Gerh.* XVIII, 1), ouvrage qu'il rédigea, lorsque l'attaque des moines mendiants lui valut la défense de prêcher dans le diocèse d'Utrecht; il insiste dans cette protestation sur ce qu'il n'a jamais prêché que l'Évangile et la foi catholique, qui a sa base en Jésus-Christ, et qu'il a enseigné telle que la loi avait fait comprendre l'étude des Pères apostoliques et celle des Saintes Écritures. Il y distingue rigoureusement les écritures divines, inspirées, des livres qu'il regarde comme venant des hommes (*terreni*), déclare ne s'être élevé que contre les prêtres adultères et demande qu'on l'accuse sur le fond même de ses prédications. Il termine en déclarant, que si l'évêque lui défend de continuer sa prédication, il pourra dire avec Saint-Bernard « que le pontife a été trompé ou obsédé par des importuns » (*circumventum mendacio aut importunitate victum*).

2° *Des règles de conduite* (*Conclusa et proposita, non vota, in nomine Domini a magistro Gerardo edita.* Chap. XVIII, 2-10) que l'auteur s'était proposé de suivre.

L'Église primitive n'ayant eu ni des bénéfices ni des biens temporels, il se gardera bien d'en demander à l'avenir; il ne flattera aucun des grands dignitaires de l'Église; il ne s'occupera plus des sciences occultes et de tout ce qui s'y rattache.

Dans son zèle à n'admettre que ce qui peut réellement profiter à la tranquillité et au repos de l'âme, il bannit du nombre des études utiles, à son point de vue,

la géométrie, l'arithmétique, la rhétorique, la dialectique, la grammaire, la poésie lyrique, l'astrologie et la jurisprudence, toutes sciences dont le philosophe Sénèque déjà avait dit qu'il fallait les regarder de « mauvais œil » (*retracto oculo. — Conclusa 5*).

Il part en général du principe que « ce qui ne nous rend pas meilleurs ou ce qui ne nous entraîne pas loin du mal, est nuisible ». (*Ibid.*)

Aussi ne cherchera-t-il à conquérir aucune dignité, ne fera-t-il rien pour augmenter sa rénommée et ne prendra-t-il part à aucune discussion (*quia sunt curiosæ ut plurimum superstitiosæ, animales, diabolicæ et terrenæ. — Conclusa 7*).

Il ne paraîtra devant aucun juge, si ce n'est pour secourir un innocent ou pour tâcher de ramener au bien un coupable accusé.

3° *Sur l'étude des Livres sacrés* (*De sacris libris studendis.* Chap. XVIII, 11-20).

Sous ce titre Thomas nous présente un curieux mélange des différents livres des saintes Écritures et des ouvrages des principaux théologiens de l'Église catholique, des saints Évangiles et des « Vies et Collations » des pères apostoliques dont Gerhard doit avoir recommandé l'étude. La lecture des épîtres pauliniennes succédera à celle des ouvrages de saint Anselme, de saint Augustin, de saint Bernard et de Grégoire le Grand; après le livre de Job, celui des Psaumes, on lira l'Ecclésiaste et l'Ecclésiastique. On se mettra alors à l'étude des prophètes et des livres historiques de l'Ancien Testament, pour finir par celle des décrets ecclésiastiques.

Quant au principe qui a pu guider Groot dans l'ordre

qu'il assigne à ces différents écrits, il me semble que c'est l'idée que le chrétien s'édifiera d'abord de la lecture des écrits du Nouveau Testament pour passer ensuite aux auteurs ecclésiastiques, de préférence à ceux de l'ancienne Alliance, et sans discuter la raison d'être d'un principe pareil au point de vue théologique, nous pensons que pour Gerhard il faut l'attribuer en grande partie à son ascétisme presque monacal et à l'habitude qu'on avait dans la plupart des couvents de son époque, de s'occuper de la lecture des pères de l'Église plutôt que de l'étude des Livres sacrés.

L'énumération des pieuses lectures à faire par le chrétien est suivie de prescriptions sur la manière dont il faut lire l'Évangile, écouter la messe et se présenter aux cérémonies du culte. C'est à ce propos que l'auteur parle de la sainte Cène. Autrefois dit-il, la communion se faisait par tous les fidèles, tandis que de nos jours ceux-ci ne reçoivent plus que la *bénédiction* (*loco hujus communicationis datur pax*), et il explique ce fait par la raison que, dans la première Église, il y avait une vigueur qui depuis longtemps fait défaut à celle de son temps (*De Libris*, 15).

4° *14 lettres* adressées à différentes personnes et se rapportant à différentes circonstances de la vie de Gerhard, principalement à sa lutte contre un hérétique, le moine ermite Bartholomé qui, ayant juré de se corriger, était parvenu plusieurs fois à échapper à la condamnation des tribunaux ecclésiastiques. Les lettres écrites à ce sujet par Gerhard, tout en nous le montrant comme vigilant défenseur de la doctrine de l'Église, ne laissent pas que de nous faire une impression pénible, lorsque

nous voyons cet homme éclairé savoir si peu s'élever au-dessus des vues de son époque sous le rapport de la tolérance et poursuivre le moine ermite jusqu'à ce qu'on lui ait infligé la peine infamante des tenailles.

D'un autre côte cependant nous trouvons dans ces lettres une foule de conseils salutaires; c'est tantôt une exhortation adressée à une personne qui avait médit de lui et de ses prédications (V. Ép. I) tantôt un blâme jeté sur un pasteur de Zwolle, qui enviait la position de Cele, comme recteur de l'école de cette ville (II), tantôt des conseils sur la manière de blâmer son auditoire, et de rendre chacun attentif à ses défauts, en parlant à la foule plutôt que de s'arrêter à l'un des auditeurs en particulier (IX). Tantôt l'auteur s'élève contre l'abus, qui existait alors dans la distribution des bénéfices ecclésiastiques, qui tombaient souvent entre les mains de jeunes gens ou même d'enfants (XII), tantôt il veut prévenir ses connaissances contre les fourberies d'un soi-disant médecin arabe, qu'il avait démasqué en le questionnant sur les localités qu'il prétendait avoir visitées (XIII), tantôt enfin il donne des conseils pleins d'une sollicitude amicale, à un savant astronome, qu'il prie de renoncer à ses études, parce qu'elles sont opposées à la volonté de Dieu (XIV).

5° *Un sermon* (*eine Ermahnungsrede von Gerhard Groot*).

Ce petit discours traite de la paix que doit avoir l'homme avant d'arriver à la possession de Dieu et du Saint-Esprit.

L'homme est soumis au Malin, qui ne lui donne tant à faire que pour le décourager: il faut pour lui échap-

per, commencer par acquérir la justice (*Gerechtigkeit*), car, « qui vole n'a point l'amour (*Minne*), qui recherche les biens de ce monde n'a point l'*amour* » ; il n'y a d'amour que là où il y a paix, il n'y a paix que là où il y a bonne volonté, c'est-à-dire volonté humaine qui suit celle de Dieu.

L'orateur termine son discours en exhortant vivement tous ses auditeurs à vivre en paix, et recommande tout particulièrement aux époux de rester toujours unis, de se soumettre l'un à l'autre, pour assurer par là le bien-être de la famille.

Les trois premiers de ces écrits, comme il a été dit plus haut, nous ont été conservés par Thomas à Kempis et l'on ne saurait, pour cette raison même, reconnaître jusqu'à quel point ils expriment la pensée de Gerhard. Thomas, en effet, ne nous renseigne pas sur l'origine de ces opuscules. Quoi qu'il en soit à ce sujet, nous pouvons constater un fait, à savoir que leur style ne nous a pas semblé différer de celui des chapitres dans lesquels Thomas nous parle de l'histoire des frères ; il est donc vraisemblable qu'il a tiré ce qu'il nous donne de Gerhard, des traditions qui avaient cours à Wyndesheim sur les enseignements du premier directeur de l'association.

Les épîtres écrites dans le style latin barbare du moyen âge, nous les avons trouvées dans une thèse de doctorat, soutenue à Amsterdam, le 5 octobre 1857.

Nous sommes enfin redevables du discours que nous citons, à M. le Dr Fink, pasteur à Illenau, qui l'a traduit sur le texte hollandais et l'a fait paraître dans les « Études et Critiques » (*Studien und Critiken*) 1857, 3.

FLORENT ET LES PREMIERS FRÈRES.

> « Garde le dépôt qui t'a été confié, fuyant les discours vains et profanes, et tout ce qu'oppose une science faussement ainsi nommée. »
> 1 Tim. VI, 20.

Florent Radewin (Florentius, Floris Radewinzoon, fils de Radwein) naquit en 1350, au sein d'une famille riche et estimée établie à Leerdam, village situé à 3 lieues environ d'Utrecht: il fit ses études à l'université de Prague, et sut, par ses bonnes qualités et son caractère sérieux, mériter l'attachement de ses maîtres et gagner le cœur de ses condisciples, ses compatriotes pour la plupart. Promu au grade de *magister* il s'en retourna dans ses foyers.

Thomas, pour nous montrer comment il devint disciple de Jésus-Christ, nous raconte, qu'un char le suivant sur un chemin si rapide et si étroit qu'il n'y avait aucun espoir d'échapper, il pria avec ferveur et vit tout à coup le char au-devant de lui.

Ayant entendu un sermon que Gerhard faisait à l'église de Sainte-Marie à Deventer, il se rend auprès de lui, demande à être renseigné sur plusieurs questions relatives au salut, et en reçoit des réponses si bienveillantes et si salutaires, que la joie d'avoir connu le bien et la vérité, fait naître en lui le désir de les faire connaître à d'autres. Il s'acquitte, en effet, si bien de sa tâche qu'une foule de jeunes gens suivent ses exhortations, abjurent les plaisirs de ce monde et se réunissent pour vivre en communauté.

La raillerie, le blâme, l'outrage même lui tombent

en partage, mais il n'en tient pas compte, et pour être plus près de son ami Groot, il se démet de son emploi de chanoine à Utrecht et accepte à Deventer les humbles fonctions de vicaire à l'église de S.-Libuin.

Nous l'avons vu prendre part aux travaux des jeunes gens occupés par Gerhard à copier des manuscrits et même donner à ce dernier l'idée de réunir ses jeunes compagnons en une communauté. Sa propre maison reçut les premiers frères.

Gerhard, sur son lit de mort, était entouré de ses compagnons qui, tout en larmes, lui exprimaient leur profond regret d'être privés si tôt de leur maître et directeur; il les engagea alors à se laisser diriger par Florent, le plus capable d'entre eux de remplir cette fonction. Et nous voyons en effet que sous lui, la communauté augmenta rapidement, sans admettre, comme il n'arrive que trop souvent, des germes de décomposition.

Comme nous l'avons vu, il s'était formé du vivant encore de Groot deux communautés, l'une de frères dans la maison de Florent, l'autre de sœurs dans la maison de son ami; bientôt cependant la première de ces maisons ne suffisait plus pour recevoir tous les jeunes gens qui demandaient à y entrer. Florent, il est vrai, avait si bien réussi à gagner la faveur de ses concitoyens, que beaucoup d'entre eux, et même d'humbles artisans, reçurent dans leur maison et à leur table un ou plusieurs de ses disciples. Néanmoins on dut faire l'acquisition d'une maison qui, à son tour, fut bientôt trop petite pour le nombre toujours croissant des frères.

C'est alors que Zwedera, une veuve bienfaisante,

céda aux frères sa propre maison: ce fut là le premier asile de la nouvelle communauté, car celui que leur donnait le frère Florent revenait à sa mort au vicaire qui le remplacerait.

Cependant un terrible fléau semblait devoir anéantir l'association naissante. La peste ayant éclaté à Deventer, dix des habitants de la nouvelle maison succombèrent au mal, et en 1398 la même contagion obligea Florent et la plupart des siens à quitter la ville et à se retirer soit dans les champs, soit dans les villes voisines, et principalement à Amersfort; ils en revinrent la même année et purent, le 13 novembre, rouvrir leur école qui fut de nouveau fréquentée par une foule d'élèves de tout âge. Florent avait de plus profité de son séjour au dehors pour faire plusieurs excursions dans les villes voisines, à l'effet d'étendre l'association des frères; de cette façon, ce qui avait menacé d'anéantir la jeune communauté ne fit que concourir à son accroissement.

A partir de 1398, la maison de Deventer commença à entrer dans une période de prospérité; 20 élèves ou *clercs* (*clerici*) y vivaient en commun; tout en veillant au service de la maison, ils suivaient les leçons des frères Florent, Lubbert, Bernier, Brune, Amilius, Zerbold et autres. C'est à ce dernier surtout, le plus actif des collaborateurs de Florent, que l'association fut redevable de la plus grande partie de ce qu'elle produisit sur le terrain de la science. Esprit libre de tous les préjugés de son temps, il avait fait de nombreux voyages, pendant lesquels il avait vu et appris à connaître une foule d'écoles et d'institutions où l'on élevait la jeunesse: aussi a-t-il toujours persuadé à Florent de

ne pas changer l'association en un ordre monastique. Ce fut aussi son désir, et le vœu manifesté par Gerhard, dans ses derniers jours, qui provoquèrent la fondation du couvent de chanoines réguliers de Wyndesheim, près de Zwolle. Ce monastère servait d'asile à ceux des frères qui préféraient s'astreindre à un genre de vie plus retirée.

Florent mourut en 1400, après avoir désigné comme son successeur Amilius van Asche de Buren, dont nous dirons quelques mots plus loin.

L'association, pendant les seize années qu'elle passa sous la direction de Florent, lui fut redevable du rapide accroissemeut qu'elle prit. Véritable modèle de charité et de piété chrétiennes, cet homme, quoique infiniment moins érudit que son ami Gerhard, avait su à un plus haut point encore que lui mériter l'estime de tous ses compatriotes. La modestie l'empêchait de se faire distinguer des autres frères en quoi que ce soit. Désirant, malgré son inexpérience dans l'art de copier les livres, prendre part aux travaux des frères, il se mettait à lisser, à plier et à régler le parchemin pour les nouveaux manuscrits. Par sa bienfaisance sans bornes, il savait amener d'autres à faire du bien aux pauvres, en les engageant, comme nous l'avons vu plus haut, à recevoir à leur table les élèves de son école. Ayant entendu dire que saint Grégoire avait journellement nourri douze jeunes gens, il ne manquait pas d'en inviter autant chaque fois qu'arrivait la fête de ce pape.

Ses prédications faisaient une si bonne impression sur son auditoire, que dans tous les cas difficiles on lui

demandait conseil et que fort souvent la foule des visiteurs l'empêchait de lire ses heures comme l'exigeaient les prescriptions de l'Église.

Ses abstinences minèrent sa santé à tel point que Thomas parle plusieurs fois de guérisons miraculeuses dont Florent dut être l'objet.

Le même auteur nous donne, comme venant de son vénérable maître, deux écrits dont le style nous amène à faire la même remarque que celle faite au sujet des ouvrages que l'on attribue à Groot, c'est-à-dire que nous doutons de leur authenticité, quant à la forme sous laquelle ils nous sont transmis. Ce sont :

1° *Une lettre à un chanoine de Wyndesheim* (*Epistola ad quemdam regularem in Wyndeshem*), dans laquelle le frère Florent l'engage à s'humilier, à apprendre l'obéissance ; il n'y parviendra qu'en faisant bien tout ce qu'il doit faire et en reconnaissant la grandeur de ses péchés. (*Vita Flor. ap.* XXIX, 1-3.)

2° *Quelques paroles remarquables de maître Florent* (*Quædam notabilia verba domini Florentii presbyteri*). Il y engage l'homme à reconnaître ses défauts, à veiller constamment sur sa conduite, à avouer dans la confession le péché tel qu'il l'a commis, à n'accuser les autres qu'avec bienveillance et compassion.

Pour dominer les passions, il faut améliorer son cœur par la lecture des Saintes Écritures, par la prière et par de pieuses méditations ; il serait même bon, dit-il, que l'homme fût à même de consacrer une partie de son temps à satisfaire exclusivement ses besoins spirituels.

Il faut fuir les gens de ce monde, tout autant que les

récompenses et les honneurs qu'ils pourraient vous accorder, ne donner des conseils qu'avec humilité, s'accoutumer à l'obéissance envers Dieu et ses supérieurs, ne rien faire, en général, qui ne contribue à l'amélioration de votre propre cœur ou à l'édification d'autrui.

L'homme doit tout commencer par la prière, car de longues et laborieuses études ne portent aucun fruit, si elles ne servent point à nous corriger de nos défauts, et elles ne le font qu'autant que la prière les accompagne. Satan lui aussi connaît les Saintes Écritures, et elles ne lui servent de rien ; mieux vaut donc avoir peu d'esprit que beaucoup de science sans piété!

Il faut enfin n'être jamais rassuré sur son sort, car le véritable disciple de Christ est celui qui craint constamment ne pas l'être.

Nous voyons d'après ce court résumé, que le second opuscule (*Vita Flor. ap.* Ép. 1-15) se compose d'exhortations que Florent doit avoir, en diverses occasions, adressées à ses élèves et compagnons ; c'est un assemblage de préceptes moraux enseignant l'humilité, l'obéissance, la prière et l'étude de la Bible ; nous y reconnaissons la crainte continuelle de voir les frères entraînés par la vie de ce monde et quoique les constantes recommandations de s'abstenir de toute communication avec les grands et les riches puissent paraître superflues, nous n'y trouvons cependant rien qui soit contraire aux préceptes du Nouveau Testament.

Avant de passer à l'exposé des destinées ultérieures de l'association des Frères de la vie commune, nous croyons devoir parler en peu de mots des différent

hommes qui avec Florent la fondèrent et en furent les premiers membres. Thomas à Kempis nous en a laissé de courtes biographies sous le titre de « *Vie des disciples de maître Florent* » (*Liber de Vitis discipulorum Domini Florentii presbyteri*).

Le premier fut *Jean de Gronde*, que Gerhard avait appelé d'Amsterdam, où il était prêtre, pour remplir à Deventer les mêmes fonctions. Il vécut d'abord dans la maison du frère Florent et prit à la mort de Groot la direction de l'asile des sœurs. Florent aimait beaucoup entendre ses prédications. Il prêchait fort souvent et si longuement, dit Thomas, qu'un jour il parla six heures, s'arrêtant après la troisième pour prendre un moment de repos. Ce frère mourut en 1392 et fut enterré auprès de son ami Gerhard. (V. *Lib. de Vit.* II.)

Jean Brinkerink lui succéda comme directeur de la maison des sœurs. Fidèle compagnon de Groot dans les voyages que ce dernier faisait comme prédicateur, il se fit consacrer à la mort de son ami. Thomas raconte avoir entendu de lui deux sermons, sur les thèmes suivants : « Dieu n'a pas épargné son Fils » (*Proprio filio non pepercit Deus*), et « Que donnerai-je à Dieu pour tout ce qu'il m'a donné ? » (*Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?*). — La maison des sœurs étant devenue trop petite pour recevoir toutes les personnes qui demandaient à y entrer, Brinkerink en fit bâtir une autre au dehors de la ville. La maison prospéra si bien sous sa sage direction, qu'à sa mort, arrivée en 1419, il laisse 150 sœurs là où il n'en avait trouvé que 16 ; sur son lit de mort il confia le besoin de la communauté au prieur de Wyndesheim. (*Lib. de Vit.* III.)

Lubert Bernier, né à Zwolle d'une famille riche, vint à Deventer auprès de Florent, après avoir reçu à Prague le titre de bachelier. Ayant appris son admission au nombre des frères, ses parents le déshéritèrent d'abord, mais plus tard ils revinrent sur cette décision et lui rendirent sa part de l'héritage qu'il remit aussitôt à Florent. Quoique prêtre, il se distinguait par une obéissance passive à tous les ordres de ses supérieurs. Thomas s'étend au long sur ce sujet et cite une foule de traits que les frères se racontaient sur son humilité. Il mourut de la peste en 1398. (*Lib. de Vit.* IV.)

Henri Brune était né à Leyde; il avait été consacré en même temps que son ami Lubert. « On n'élevait contre lui que cette seule plainte, dit Thomas, qu'il s'arrêtât trop longtemps à lire la messe. » Il mourut de la peste an 1429, à Zutphen, où les frères s'étaient retirés pour échapper au fléau. (*Lib. de Vit.* VII.)

Gerhard Zerbold, dont nous avons déjà parlé plus haut, était de Zutphen; dans sa jeunesse il montrait de grandes dispositions pour les études et évitait avec soin tout ce qui l'empêchait de s'y livrer. Arrivé à Deventer il y fut reçu par Florent avec beaucoup de bienveillance. « Jamais il ne faisait de promenade, dit Thomas; son unique récréation était la lecture de la Bible. » Aussi le maître dut-il souvent l'engager à ne pas trop négliger sa santé. Il mourut à l'âge de 31 ans, en 1398, après avoir rempli dans la communauté les fonctions de bibliothécaire. (*Lib. de Vit.* VIII.)

Amilius van Asche, de Buren, était venu à Deventer pour y faire ses études; il y prit part à l'association des frères. Après la mort de Lubert et de Zerbold, il fut

consacré prêtre et ne craignit pas d'aller auprès des pestiférés pour leur administrer les secours de la religion; il rendit ce triste service à deux de ses compagnons, Lubert et Cacabus. Florent, sur son lit de mort, l'avait désigné comme son successeur : il ne remplit toutefois ces fonctions que durant quatre années; la mort l'enleva en 1404. (*Lib. de Vit.* IX.)

Jacques de Viane, consacré sur l'ordre de Florent, n'avait accepté qu'à regret la prêtrise, malgré sa piété qui allait parfois au delà de toute borne; il mourut encore avant Florent, en 1400. (*Lib. de Vit.* XI.)

Jean Cacabus ou *Ketel,* était un négociant fort riche, lorsque le besoin de servir Dieu se fit sentir en lui. Ne sachant comment s'y prendre, il se mit, quoique avancé en âge, à l'étude de la théologie pour se faire consacrer comme prêtre : mais un grand changement s'opéra subitement en lui, et il entra dans la maison des frères, où il remplit pendant le reste de sa vie les humbles fonctions de cuisinier. Sa mère Christine l'ayant suivi à Deventer, y fit partie de l'association des sœurs. (*Lib. de Vit.* XII.)

Arnold de Schoonhoven enfin, le dernier des frères dont parle Thomas et dont il était l'ami intime : arrivé à Deventer, il fut reçu au nombre des vingt élèves qui occupaient la maison du frère Florent. Admis plus tard au nombre des frères, il joignit aux biens de la communauté la part du revenu que lui envoyait annuellement son père. Il mourut en 1430. (*Lib. de Vit.* XIII.)

Tels furent les premiers membres de l'association qui nous occupe, et quelques préventions que l'on puisse avoir contre Thomas, et le récit qu'il nous fait

de la vie de ces frères, il n'en faut pas moins reconnaître la vérité de ses paroles. On dira peut-être que vivant dans l'intimité de la plupart de ceux dont il donne des biographies, faisant même partie de l'association, il aura sans doute exagéré leurs qualités, il aura regardé leur piété sous un point de vue bien différent de celui auquel nous nous mettrions de nos jours; on ira peut-être jusqu'à soutenir que les hommes, tels qu'il nous les représente, sont de véritables types de la société monastique du moyen âge. Mais ne se verra-t-on pas aussi forcé de reconnaître que contrairement aux usages du temps, ils ne faisaient pas métier de la piété, qu'ils ne faisaient pas la chasse aux héritages et aux possessions de cette terre, mais qu'ils avaient une piété réelle et que toujours chez eux on a préféré la vie active et laborieuse à l'inertie d'une vie contemplative.

L'histoire de l'association qui suivra ce chapitre démontrera d'ailleurs clairement à l'homme non prévenu, jusqu'à quel point les frères ont atteint le but que se proposaient les fondateurs de leur communauté.

L'ASSOCIATION DES FRÈRES DE LA VIE COMMUNE.

« Et tous ceux qui croyaient étaient ensemble dans un même lieu et avaient toutes choses communes. » Act. II, 44.

Nous avons vu dans la biographie de Groot, comment les persécutions l'amenèrent, de prédicateur qu'il était, à se faire instituteur en quelque sorte; par là encore il s'attira la haine des moines mendiants, qui n'entendaient point permettre que le peuple reçût une instruction

qui le mît au dessus de la superstition qu'ils nourrissaient autour d'eux. Dès le principe Bartholomé, un moine augustin ameuta la populace de Kampen contre les amis de Groot et ce fut en vain que ce dernier éleva sa voix pour les protéger, ce fut en vain qu'il fit punir leur persécuteur; ils durent quitter la ville en même temps que Werner Keynkamp, le recteur de l'école, auquel on en défendit même l'entrée pour dix ans.

Les moines accusaient les Frères de la vie commune de n'être ni clercs, ni laïques; cette accusation amena Zerbole à écrire un traité sur la vie des pieuses associations; il y montrait, que les frères ne prétendaient pas former un ordre, parce qu'ils ne faisaient aucun vœu, ne se soumettaient à aucune règle, ne demandaient pas une obéissance aveugle et ne formaient pas de *conventicules* comme les conspirateurs, les rebelles et les hérétiques: leur association, disait-il, ne saurait être comparée qu'à l'union qui existait entre Jésus-Christ et les Apôtres. La communauté des biens peut avoir lieu partout sans encourir de blâme; quant à la confession réciproque en usage chez les frères, on ne saurait la condamner, par la raison, qu'une confession se fait aussi bien à un laïque qu'à un prêtre, pourvu que l'on s'adresse à ce dernier pour en recevoir l'absolution.

La réfutation de Zerbold ne put réduire au silence ses adversaires. Comme d'ailleurs au moyen âge, par un abus des plus honteux, on en était venu jusqu'à désigner sous le nom de *religion* (*religio, religiosi*) la vie monacale, on pouvait à juste titre accuser les frères d'avoir tout ce qui appartient à *une religion* sans vou-

loir en former une (*sie übten Alles was zu einer Religion gehœre, ohne sich doch an eine anzuschliessen*). Un frère prêcheur de Saxe, Matthieu Grabow, écrivit même contre eux un traîté intitulé : « *Conclusiones contra devotarios extra congregationem approbatam viventes* » dans lequel il les déclare entachés de péché mortel, de meurtre et les nomme même faux prophètes. Non content de cette première aggression il rédigea contre la communauté quinze articles qu'il soumit à l'approbation du conseil de Constance, lequel en confia l'examen à *Gerson* et à *d'Ailly;* dans le rapport qu'ils firent sur cet écrit, ils montrèrent que la vie monacale n'est qu'une « *religion inventée* » et non un état de perfection, parce qu'on voit une foule de gens très-imparfaits y prendre part. Ils proposèrent en outre de brûler le livre de Grabow et d'en livrer l'auteur au bras séculier : il échappa cependant en retractant tout ce qu'il avait avancé.

Au lieu de nuire à la communauté, cette accusation lui profita, en faisant connaître au monde tout ce qu'elle avait de bon. Cette lutte dont elle était sortie victorieuse et réhabilitée fut cause de son rapide accroissement, ses maisons (*Fraterhœuser*) se multiplièrent et se répandirent au dehors, les particuliers tinrent à honneur de contribuer à leur entretien et au bien-être de leurs habitants, les magistrats et les autorités ecclésiastiques les protégèrent et les soutinrent envers et contre tous, parce qu'ils menaient une vie exemplaire et qu'ils rendaient d'immenses services à l'instruction.

Mais une nouvelle épreuve faillit anéantir la pieuse communauté qui, dans une discussion entre deux évê-

ques, l'un soutenu par le Saint-Siége, l'autre par la noblesse et la bourgeoisie, s'était avec la majeure partie du clergé déclarée pour le protégé du pape. Les frères durent quitter Deventer avec leur supérieur Geoffroi Toorn de la Muerza; trois d'entre eux seulement purent rester. Le ban ayant été levé en 1432, ils revinrent avec de nouvelles ressources recueillies pendant l'exil qui avait duré six ans.

La protection des autorités ecclésiastiques et de nombreuses donations furent la récompense de la fidélité des frères et, dès 1441, ils purent bâtir une nouvelle maison qui devait contenir 70 élèves. Une bulle du pape Eugène IV, 1431, les protégea à jamais contre les attaques du clergé inférieur et des moines mendiants, en défendant à toute autorité, tant civile qu'ecclésiastique, de nuire en aucune façon à la pieuse communauté.

La peste même, ce mal qui pendant plusieurs années ravagea la province d'Overyssel et qui faillit une fois encore perdre l'association, lui procura une foule de dons, parce que l'école municipale (*Stadtschule*) de Deventer avait dû cesser ses leçons faute de maîtres et d'élèves et que pour cette raison on ne pouvait, pour les temps ultérieurs, compter que sur l'instruction donnée par les frères. Aussi voyons-nous Alexandre Hégius, le fondateur d'une nouvelle école dans cette ville, s'adresser à eux pour en recevoir des maîtres tels que Sintius, dont Érasme parle dans des termes très-flatteurs. Et si plus tard nous trouvons Hégius dans des rapports moins fréquents et moins intimes avec notre association, nous aurons sans doute à expliquer ce fait par la circonstance que le savant professeur devait préférer aux services

rendus par les frères ceux de ses propres élèves qui, formés par son enseignement, devaient mieux entrer dans ses vues, mieux pratiquer sa méthode.

C'est néanmoins vers cette époque, c'est-à-dire vers la fin de la première moitié du seizième siècle, que la maison de Deventer brilla dans tout son éclat; car nous voyons la bienfaisance des frères et leur instruction universellement connues et recommandées attirer dans leur ville une telle foule d'étudiants qu'il y eut 600 qui prirent part à une lutte que Deventer eut à soutenir contre le duc Charles de Gueldres.

Mais à partir de cette époque aussi, comme il en arrive pour toutes les institutions parvenues à leur apogée, la maison de Deventer tomba en décadence et son déclin fut bien plus rapide encore que ne l'avait été son accroissement, car en 1574 déjà le dernier prieur, Geoffroi Heussen, dut remettre au magistrat de la ville les biens et la bibliothèque de sa communauté. La Réformation avec ses révolutions ecclésiastiques et pédagogiques avait rendu superflue l'activité si méritoire des frères. Les nouvelles idées, prônées par les écoles récemment fondées, convenaient mieux à l'esprit du temps et les asiles des frères étaient déserts. L'invention de l'imprimerie acheva de faire tarir une des principales ressources de l'association : le prix des manuscrits étant exorbitant, on dut nécessairement accorder la préférence aux livres imprimés qui, du reste, étaient d'un usage plus facile. En parlant de l'influence que les Frères de la vie commune ont eu sur leur époque, nous aurons d'ailleurs occasion de montrer plus au long quelles furent les causes qui les firent disparaître de la sphère religieuse.

Si jusqu'ici nous n'avons parlé que de la maison de Deventer, il n'en faudra pas inférer qu'en dehors de cette ville des institutions de cette espèce n'aient pas porté de fruits ou n'aient pu prospérer. L'amitié de Groot pour Jean Cele de Zwolle l'avait engagé à fonder dans cette ville, l'année même de sa mort, 1384, une maison de frères, afin, disait-il, de donner plus d'extension à l'activité du savant recteur.

Le nouvel asile prospéra si bien qu'en 1394 déjà on en put bâtir un autre surnommé *la maison riche (het rijke Fraterhuis)*, et le seul fait que Cele réunissait autour de lui jusqu'à 1000 élèves prouvera suffisamment l'utilité bien reconnue de cet établissement; les études bibliques, auxquelles on y vouait la plus grande attention, furent assurément une des principales causes de l'immense succès que nous venons de constater.

Mais autant que les élèves de Groot et de Radewin, ceux de Cele durent subir les conséquences de leur attachement au Saint-Siége; bannis de la ville, ils profitèrent toutefois de cet exil pour étendre à l'extérieur leur association. Il paraît qu'à leur retour à Zwolle, l'autorité qu'ils exerçaient sur leurs élèves ne fut plus que très-faible, car leur prieur, Jean de Dalen, eut à ce sujet beaucoup de démêlés avec le magistrat de la ville.

La maison riche put bien encore à ses seuls frais bâtir une église en l'honneur de saint Grégoire et élever une maison d'école qui contenait jusqu'à deux cents élèves; mais vers la fin du seizième siècle, les frères ayant eu des discussions avec les magistrats, on les accusa de mauvaise administration et on les obligea de

rendre des comptes annuels au Conseil de Zwolle. En 1579 déjà il n'y avait plus que trois élèves nourris par la maison, moyennant une somme de 32 ou 33 florins d'or, et quarante-cinq pauvres qui y recevaient gratuitement l'entretien et le logement. Des discussions politiques et des querelles religieuses amenèrent bientôt après la confiscation des deux établissements; on se contenta d'assigner un modique revenu aux frères qui survécurent à la chute de leur asile.

Les hommes les plus célèbres de la maison de Zwolle furent Jean Busch, l'auteur de la *Chronique de Wyndesheim (Chronicon Wyndesemense)*, qu'ont consultée les auteurs dont nous avons dû étudier les recherches pour cette partie de notre travail, et Gobelin à Kempis, le frère de l'écrivain que nous connaissons, un homme renommé pour son zèle et sa piété.

Les maisons d'Amersfoort, de Horn, de Delft, d'Hattem, de Bois-le-Duc, de Doesbourg, de Gand, de Gouda, de Groningue, d'Harderwyk, de Bruxelles, d'Utrecht et une foule d'autres sont moins connues que celles dont nous venons de parler: fondées par les communautés de Deventer et de Zwolle, elles en partagèrent les destinées, et vers le milieu du dix-septième siècle, la plupart d'entre elles cessèrent d'exister.

Pour bien juger de l'utilité des maisons des frères, portons maintenant nos regards sur l'intérieur de ces belles institutions qui furent assurément, en fait d'associations, tout ce que le moyen âge a fourni de plus noble, de plus désintéressé et de plus évangélique.

Les maisons des frères, sans être toutes également bien partagées sous le rapport des priviléges, des reve-

nus, de l'indépendance et du nombre de leurs habitants, avaient néanmoins une organisation générale commune à toutes.

Partout, et c'est de là que l'association tire son nom, il y avait communauté de biens, et si le novice n'était pas rigoureusement tenu de céder son patrimoine en se faisant admettre au nombre des frères, du moins on ne pensait pas qu'il en pût être autrement; l'institution, nous le voyons, se rapprochait par là de cette première réunion du siècle apostolique où les biens du riche servaient à l'entretien de tous les membres de l'Église naissante.

A côté de ce premier grand avantage, elle en avait un autre non moins important. Gerhard et Florent recommandaient à tous leurs élèves de suivre l'exemple de saint Paul et de se nourrir du travail de leurs mains, comme cet apôtre l'avait fait; la mendicité étant en même temps sévèrement défendue aux frères, on prévenait par là les honteux abus que faisaient par tous les pays de l'Europe, de la bonté et de la bienfaisance du peuple, les frères prêcheurs et les moines mendiants.

Comme nous l'avons déjà vu par la vie de Gerhard et celle de Florent, la principale activité des frères consistait à copier des livres utiles; le produit de ce travail alimentait la caisse générale, et comme il n'existait de fait aucune distinction entre les membres d'une même maison, ceux qui la composaient méritaient bien le nom si connu de *Frères de la vie commune* (*fratres vitæ communis*, *de communitate vitæ*, *bonæ voluntatis.*)

Pour être admis au nombre des frères, il fallait subir

un noviciat d'une année pendant laquelle on était soumis aux plus rudes et plus vils travaux; car l'humilité chrétienne était avant toute autre vertu, l'une des conditions d'admission. Après le noviciat on était reçu membre de l'association, sans toutefois y être lié à toujours; on pouvait en effet la quitter de nouveau, en payant ce dont on avait joui dans l'établissement. Le novice, en prenant l'habit composé d'une tunique, d'un pantalon gris et d'un bonnet (*cuculla*, de là le nom de *cucullati*, *kugelherren*) de même couleur, recevait sa part de la tâche commune.

Tout en n'admettant aucune distinction de rang, les frères devaient, pour l'ordre de la maison, comme cela se pratique même dans la vie de famille, avoir des hommes revêtus de différentes fonctions. Tel était le *recteur* (*rector*, *prior*, *præpositus*) qui, choisi par les frères eux-mêmes, surveillait toute la maison : il avait sur ses compagnons un pouvoir discrétionnaire; c'est lui qui assignait à chacun sa tâche et qui recevait la confession des membres de la communauté. Afin qu'il ne pût ni agir contre les règles de la maison, ni léser les droits de personne, il avait à ses côtés un *vice-recteur* (*vice-rector*), qui veillait au maintien des règlements. Le *procureur* (*procurator*) remplissait les fonctions d'économe, l'*écrivain* (*scripturarius*) celles d'instituteur pour la lecture et la copie des manuscrits; il dirigeait les études littéraires des élèves, choisissait les livres à copier, recueillait les manuscrits achevés et les présentait à la fin de la semaine au recteur de la maison. Le *libraire* (*librarius*) ou bibliothécaire avait, outre le soin de surveiller et de ranger les ouvrages copiés, celui de

choisir la lecture à faire pendant les repas du matin et du soir.

Les fonctions de *chef des novices* (*magister novitiorum*) qui consistaient à veiller sur la conduite des élèves et à reconnaître leurs capacités, celles d'*infirmier* (*infirmarius*), d'*hôtelier* (*hospitarius*), de *relieur* (*ligator*), de *barbier* (*tonsor*), de *boulanger* (*pistor*), étaient alternativement remplies par les frères, selon le bon vouloir du recteur et servaient principalement à exercer les membres de la maison à la charité et à l'humilité chrétiennes.

Les recteurs de toutes les maisons se réunissaient une fois l'an à une conférence d'abord tenue à Deventer puis à Zwolle pour les communautés néerlandaises : on débattait dans ces réunions les intérêts de l'association et l'on y faisait des rapports sur l'état des différentes maisons. Les recteurs des communautés allemandes se réunissaient en premier lieu à Munster et plus tard à Emmerich; c'était pour maintenir les rapports intimes qui unissaient toutes les maisons, que le prieur de Wyndesheim se rendait parfois aux conférences de ses frères d'Allemagne.

Nous avons vu plus haut que Gerhard avait sur son lit de mort manifesté le désir de voir fonder un couvent pour ceux des frères qui préféraient la vie monastique à celle qu'on menait dans les maisons de Deventer et de Zwolle, où l'on était dans un contact presque permanent avec les personnes du dehors. Florent, en effet, protégea de son influence le monastère établi depuis 1306 à Salland près de Zwolle et plusieurs des Frères de la vie commune, voulant y entrer, formèrent ainsi

le premier *couvent de Wyndesheim*. Plusieurs institutions semblables furent créées par des disciples de Florent et en 1402 déjà le nombre de leurs députés se montait à sept, auxquels le pape Boniface IX accorda le privilége de se réunir tous les ans et de former un chapitre. En 1435 il y avait 45 *couvents de Wyndesheim* (*Wyndesheimische Klöster*) et leur nombre allait toujours croissant, surtout lorsque Nicolas de Cusa qui, en 1451, avait reçu du Saint-Siége l'ordre de rétablir la discipline monastique, visita soigneusement les maisons et les couvents des frères et en recommanda la règle à un grand nombre de monastères; il y en eut alors 120 qui tous se recrutaient dans les maisons de la vie commune, circonstance très-favorable pour ces communautés, parce qu'elles pouvaient par là se débarrasser de ceux de leurs membres, qui ne trouvaient point de leur goût ces occupations et cette activité qui les mettaient dans des relations trop fréquentes avec le monde extérieur.

Le plus célèbre de ces couvents après Wyndesheim était celui qui fut établi en 1398 sur le mont Sainte-Anne (*Montagnetum*) près de Zwolle; c'est là que parurent plusieurs livres d'édification, c'est là aussi que Thomas à Kempis doit avoir fait copier son manuscrit de l'*Imitation*.

Jean Wessel avait aussi demeuré quelque temps dans ce monastère, dont la renommée était si grande qu'elle parvint jusqu'à Paris, de sorte que le parlement de cette ville pria le chapitre de Wyndesheim de lui envoyer Jean de Bruxelles avec 8 moines, de ses compagnons, pour rétablir l'ordre dans plusieurs institutions monastiques de la France.

Les moines répondirent à cet appel, mais leurs services ne furent que de courte durée; les infections putrides des marais, au milieu desquels s'élevaient les couvents, minèrent leur santé et aucun d'eux ne revit sa patrie.

Les couvents de Wyndesheim avaient adopté la règle de Saint-Augustin, et leurs habitants portaient le vêtement de cet ordre; mais ils différaient essentiellement des autres monastères en ce que, loin de s'entretenir aux dépens de la libéralité d'autrui, les moines qui les peuplaient vivaient du travail de leurs mains. Les uns copiaient des manuscrits, ou les reliaient, et, à en croire la chronique de Wyndesheim, le premier couvent de ce nom se serait occupé de la révision d'un texte de la Vulgate, qui mérita l'approbation du concile de Constance; d'autres comme ceux d'Eindhoven, de Rookloster (*Rubea vallis*) et de Sion s'occupaient de l'instruction de la jeunesse, d'autres encore vendaient du parchemin, de la cire et du miel. M. Delprat parle même d'établissements semblables qui faisaient un commerce de vin et de bière. Quoi qu'il en soit, ces institutions furent beaucoup plus goûtées dans les villes du Nord des Pays-Bas que dans celles du Sud, où le commerce était dans un état bien plus florissant : il faut probablement en attribuer la cause à ce que les maisons des frères ne pouvaient subsister que dans les villes où l'on était parvenu à un certain degré de civilisation, et c'était bien le cas pour celles du Sud où l'on voyait avec plaisir s'élever des maisons de refuge pour ceux qui se livraient aux études, tandis que l'on était dans les mêmes endroits animé d'une haine générale contre

toute institution monastique, privilégiée, semblable à celle des couvents de la vie commune qui tendaient continuellement à monopoliser l'industrie et le commerce.

Quant à l'Allemagne, ce n'est qu'à une époque où les institutions des frères existaient déjà depuis assez longtemps dans les Pays-Bas et la Hollande, que les couvents de Wyndesheim y prirent racine, pour disparaître presque aussitôt, malgré la protection que leur avait de tout temps accordée le Saint-Siége. Leur chute fut causée, d'un côté par la réformation qui rendit superflue leur activité autant que celle des maisons des frères et de l'autre côté par les intrigues des jésuites, sous les coups desquels ils succombèrent.

A côté des maisons et des couvents pour les frères, on doit à Groot une institution analogue pour les femmes; nous savons qu'il avait réuni dans sa maison une association de sœurs. Brinkerink, comme nous l'avons vu plus haut, lui succéda dans la direction de cet établissement et put même en fonder un second. A son arrivée il trouva 16 sœurs et à sa mort, 26 ans après, il en laissa 150; chaque maison de cette association était placée sous la direction d'une supérieure nommée *Marthe* (*Martha*), assistée d'une vice-directrice ou *Sous-Marthe* (*Untermartha*). La directrice de la maison d'Utrecht (*Obermartha*) devait une fois au moins chaque année faire sa tournée dans toutes les institutions créées d'après celle de Groot et veiller au maintien des règles de l'ordre; un prêtre dirigeait les affaires spirituelles de la maison. Il paraît cependant que cette seconde association due à Groot ne fut pas de grande importance et rentra de bonne heure dans le néant.

Le rapide coup d'œil que nous venons de jeter sur l'histoire et l'intérieur des maisons des Frères de la vie commune, nous mettra à même d'apprécier à sa juste valeur, ce que leur activité a pu profiter au siècle dans lequel vivaient ces hommes, et à la société qui les entourait.

ACTIVITÉ ET INFLUENCE DES FRÈRES.

Nous avons dit plus haut déjà que l'activité des premiers frères se portait à l'instar de celle de leur maître tout d'abord sur l'instruction du peuple et l'éducation de la jeunesse, et c'est à cette occupation qu'ils doivent leur nom de «*Fratres scholares*» témoignage public rendu à leurs services.

L'instruction de la jeunesse en effet était à cette époque fort négligée; beaucoup de villes des Pays-Bas ne possédaient pas d'école, d'autres avaient affermé la leur à des particuliers qui, on le comprendra aisément, en faisaient une spéculation dont ils comptaient retirer autant d'argent que possible. Les leçons qu'ils faisaient donner dans un but aussi intéressé devaient tout naturellement s'en ressentir et ne pas porter de fruits. Il n'y avait d'ailleurs que les riches ou tout au plus les gens aisés, qui pussent envoyer leurs enfants à des écoles pareilles, où la rétribution à payer n'était pas la chose la moins importante et où du reste les leçons étaient fort souvent données par des maîtres incapables, que l'entrepreneur tâchait d'avoir à aussi peu de frais que possible.

Ailleurs les savants, des hommes de mérite parfois,

venaient dans une ville, y annonçaient leur arrivée, recevaient les jeunes gens qu'on voulait bien leur confier et leur donnaient une instruction solide, je le veux bien, mais qui ne se continuant que quelques semaines, n'était point achevée et ne profitait guères à celui qui l'avait reçue.

Gerhard Groot et ses disciples joignirent leurs efforts à ceux des hommes qui, tant à Deventer qu'ailleurs, songeaient aux moyens de remédier à ces différents inconvénients, d'écarter les obstacles qui entravaient et rendaient impossible même toute instruction utile et salutaire. Tandis qu'une partie des clercs s'occupaient de la copie ou de la reliure des manuscrits, de la correction des Saintes Écritures, de la confection des parchemins, etc., les autres prenaient soin des écoles; mais leur activité dans ce sens est bien loin d'avoir toujours été la même.

Dans plusieurs villes, comme à Zwolle, par exemple, les frères ouvraient une école et y donnaient eux-mêmes toutes les leçons; ils y recevaient les élèves qui, bien souvent en sortant de là, se faisaient recevoir au nombre de leurs anciens maîtres.

Dans d'autres villes, comme à Deventer où il y avait une *école municipale* (*Stadtschule*) ils joignaient leurs efforts à ceux des instituteurs qui y donnaient des leçons; tantôt ils se chargeaient eux-mêmes d'une partie de l'enseignement, tantôt ils payaient la rétribution scolaire pour les élèves pauvres, tantôt ils fournissaient des livres à ceux qui en manquaient, recevaient dans leur maison ceux qui n'avaient pas de quoi vivre et

leur donnaient, par la confection des manuscrits, les moyens de pourvoir eux-mêmes à leur entretien.

Il s'ensuit que, sans trouver des écoles ou des maîtres dans toutes les maisons de frères, on n'en pourra pas moins affirmer que partout ils ont rendu à l'instruction des services immenses. Que seraient devenus sans eux une foule d'élèves de talent, qui n'avaient pas de quoi payer leurs maîtres, de quoi se procurer les livres nécessaires, de quoi s'entretenir pendant leurs années d'études? Sans Florent, que serait devenu Thomas à Kempis, l'illustre auteur de l'Imitation, qui nous raconte que Jean Cele refusa d'accepter la rétribution qu'il lui offrait, parce qu'il avait su qu'il la tenait de son ami?

Pour les savants même l'association était d'une grande importance: les maîtres qui jusqu'alors avaient dû courir toutes les villes pour trouver dans chacune d'elles, pendant quelques mois seulement, une existence pénible et précaire, pouvaient en toute confiance suivre l'appel des Frères de la vie commune: ils étaient sûrs de trouver dans leur voisinage de nombreux élèves, un milieu qui pût les comprendre, partant les soutenir, et leur procurer une existence paisible et assurée.

S'il nous est permis de tirer du traité de Groot, sur *l'Étude des Livres sacrés*, une conclusion pour fixer le fond même de l'enseignement des frères, nous dirons, qu'on ne pouvait manquer d'ériger en principe que l'étude des Saintes Écritures devait précéder toute autre instruction; et réellement d'après un passage de la chronique de Wyndesheim, que M. Delprat nous cite, nous savons qu'il était expressément ordonné aux frères

de lire très-lentement à leurs élèves la Parole de Dieu et de leur donner toutes les explications nécessaires pour l'intelligence des textes.

Nous savons du reste que pour enseigner aux élèves l'art de lire et d'écrire, on les faisait lire et copier des extraits de l'Évangile, de petits traités de Groot et de Zerbold et avant tout le précieux ouvrage de Thomas à Kempis. Ces copies répandues parmi le peuple qui entourait les frères devenaient un nouveau moyen d'action sur les différentes classes de la société ; car une foule de personnes espérant s'édifier de la lecture de ces écrits, s'appliquaient à la lecture et finissaient par désirer une instruction capable de satisfaire tous leurs besoins religieux.

Dans leurs écoles, les frères avaient en outre le grand avantage de distinguer l'instruction primaire de celle qui devait la suivre ; tandis qu'ailleurs on réunissait tous les élèves aux mêmes leçons ce qui donnait à une partie des élèves l'occasion d'être inattentifs, les frères apprenaient aux uns les éléments de la lecture et de l'écriture et faisaient avancer les autres dans l'étude des langues et des auteurs classiques.

A côté de l'instruction qu'ils tâchaient de ranimer, la prédication n'était pas entre leurs mains un instrument moins important pour tirer le peuple de son abaissement. Nous avons vu par la vie de Gerhard, combien ses prédications étaient goûtées par son auditoire, combien on l'écoutait volontiers, combien on était heureux de pouvoir suivre ses conseils, mais combien d'un autre côté aussi, ses paroles fidèles aux doctrines des Saints-Évangiles animaient contre lui d'une haine violente les

ecclésiastiques et les moines, dont il blâmait hautement la vie débauchée qui, par la haute position que le prêtre de l'époque occupait dans l'esprit du peuple, donnait lieu à un scandale inouï.

Nous avons pu voir également par la circonstance que Florent était toujours obsédé par de nombreux visiteurs, que sa prédication n'avait pas laissé que de produire sur ses auditeurs une influence bienfaisante et régénératrice; cet autre exemple du frère Gronde qui, prêchant durant six heures entières, était néanmoins écouté avec beaucoup d'attention et suivi par un nombreux auditoire, achèvera de nous prouver que la société, et nous aimons à croire que ce n'en furent pas les classes inférieures seulement, éprouvait à cette époque, en même temps que le désir de recevoir une instruction différente de celle que lui fournissait le scolasticisme du siècle, celui de connaître l'Évangile et d'en entendre les doctrines sainement et fidèlement expliquées. L'histoire de l'association, sa longue durée, ont pu suffisamment nous prouver jusqu'à quel point les Frères de la vie commune ont su satisfaire ce besoin si pur et si légitime.

Il est évident, en effet, qu'une explication claire et simple de l'Évangile devait l'emporter sur ce honteux amas de légendes et de contes absurdes que des moines tombés au rang de charlatans, débitaient journellement et à toute heure dans les assemblées du peuple. Aussi du moment que les frères établissaient leur maison dans une ville, les moines mendiants se gardaient bien de venir la rançonner, de peur de se voir démasqués et de voir dévoilées au peuple les honteuses intrigues à l'aide desquelles ils le menaient.

Une autre cause de l'immense influence de leur prédication, fut l'usage qu'ils firent de la langue du peuple. Pour prévenir les abus d'un culte presque exclusivement composé de liturgie en langue latine, l'empereur Charlemagne avait bien, par un capitulaire, ordonné « *de prêcher dans la langue du pays, ou de lire du moins dans cette langue des homélies* » ; on n'en avait rien fait, et les sermons, s'il y en avait, continuaient à se faire dans la langue latine, à laquelle le peuple, quelque éclairé qu'il pût être, n'entendait que fort peu de chose.

Il y eut bien encore, en 1410, une ordonnance du synode de Breslau, qui prescrivit aux clercs de lire dans chaque sermon l'oraison dominicale et le symbole apostolique, dans la langue du pays : mais une telle prescription, si tant est qu'elle fut suivie, ne suffisait pas ; on privait toujours le peuple, les laïques, de ce qui leur appartenait de droit, de ce qui seul pouvait les éclairer, les guider et les amener à un retour sur eux-mêmes. Les frères le leur accordèrent dès le principe, en demandant que le peuple eût entre les mains au moins des extraits des Saintes Écritures, traduits dans sa langue, à la lecture desquels il put s'édifier. Comme nous l'avons dit plus haut, ils firent eux-mêmes copier par leurs élèves des passages de la Bible, qu'ils répandirent ensuite parmi le peuple. Les savants ouvrages que nous avons pu consulter pour cette partie de notre travail, parlent à ce sujet de deux opuscules de Gerhard Zerbold, le premier bibliothécaire de la maison de Deventer. L'un des deux écrits recommande instamment la lecture de la Bible, l'autre la prière dans la langue du peuple, et ils prouvent la nécessité de ces deux exer-

cices par un raisonnement si clair et si naturel, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner de l'immense succès qu'eurent, sous ce rapport aussi, le frère dont le savant auteur de ces traités n'est que l'organe.

Il nous reste à parler d'une dernière institution des frères, par laquelle ils pouvaient s'assurer de l'impression que leurs sermons avaient produite sur leurs auditeurs, et donner à cette impression une certaine vigueur, sans laquelle le fruit de leurs efforts se serait bientôt perdu au milieu des occupations mondaines auxquelles la position des différentes personnes les astreignait. C'est des *réunions* (*Collatien*) que nous voulons dire encore quelques mots.

Loin de se contenter de l'éducation de la jeunesse dans leurs écoles et de l'édification, fruit du sermon tenu du haut de la chaire, les membres de l'association prétendaient, à l'exemple de Groot, avoir une influence plus immédiate sur le peuple qui n'avait ni l'âge, ni le temps, ni les moyens nécessaires pour suivre leurs leçons, et qui manquait même souvent des capacités indispensables pour bien comprendre leurs sermons et pour mûrir les idées qu'ils lui avaient présentées. A cet effet, ils réunissaient autour d'eux l'après-midi des dimanches et des jours de fêtes le peuple qui prenait plaisir à leur enseignement. La lecture d'un texte biblique était suivie d'une explication détaillée de ce texte, puis le prédicateur adressait la parole à tel homme de son auditoire, afin de s'assurer si l'on avait bien saisi ce qu'il venait de raconter, ou si des éclaircissements plus longs étaient nécessaires. Le peuple, tenu par ce moyen de réfléchir aux vérités de l'Évangile, qu'on lui ensei-

gnait, écoutait si attentivement tout ce qui se disait dans ces réunions et y prenait tant de goût, que le désir d'avoir des réunions pareilles dans leur ville engagea parfois les magistrats à protéger l'établissement d'une maison de frères, sachant bien qu'ils s'assuraient par cette protection la faveur et la confiance du peuple.

Tels furent les moyens d'action dont se servit l'association des Frères de la vie commune pour corriger l'état vicieux de la société contemporaine, telle fut aussi l'influence qu'elle sut exercer sur ceux qui l'entouraient, qu'elle put subsister pendant plus de deux siècles, toujours vigoureuse, toujours florissante dans un temps où toute communauté religieuse non liée par une règle ou par des vœux formels finissait presque nécessairement par se séparer après quelques années d'existence, ou par se perdre dans des écarts qui entraînaient toujours l'Église à repousser de son sein les enfants infidèles et à les combattre l'épée à la main, là où elle aurait bien mieux et plus équitablement fait de se servir de la douceur et de la persuasion que recommande la parole de Dieu. Et si, d'un côté, on adresse à notre association le reproche que son extérieur a des couleurs toutes monastiques; si avec Érasme, son élève frivole et ingrat parfois, on accuse les frères de briser la volonté de leurs élèves par des épreuves rudes et difficiles, afin de les rendre plus aptes à vivre dans leurs maisons créées dans un but si noble et si désintéressé, si on peut leur reprocher leur partialité pour le Saint-Siége et leur habitude à se contenter des dogmes tels qu'ils étaient formulés, sans oser les apprécier à leur juste valeur, qu'on n'oublie pas, de

l'autre, que, fidèles serviteurs de l'Église, ils ne voulaient point s'en séparer, que ne connaissant encore que la première aurore d'une lumière qui ne devait que plus tard paraître dans toute sa splendeur, que n'ayant pas reçu du Seigneur un degré suffisant d'énergie pour mener leur œuvre à bonne fin, que n'étant pas placés par Lui dans les conditions nécessaires pour rompre avec l'ancien état de choses, ils ont été cependant dans sa main un puissant moyen pour hâter l'approche d'une nouvelle ère, qu'ils furent des missionnaires évangéliques au sein de l'Église romaine, et que par leurs efforts généreux et désintéressés ils contribuèrent puissamment à faire paraître au grand jour l'œuvre de la Réformation.

Vu, le 21 juillet 1860.
Le président de la soutenance,
A. JUNG.

Permis d'imprimer :
Strasbourg, le 23 juillet 1860.
Le Recteur,
DELCASSO.

THÈSES.

I.

Toute église doit avoir des confessions de foi.

II.

Les confessions de foi n'ont de valeur qu'autant qu'elles ne dépassent point les données des Saintes Écritures.

III.

On a tort de mettre les confessions de foi au-dessus de la Bible, ou de leur assigner un rang égal à celui qu'occupe la Parole de Dieu.

IV.

La cure d'âme est le complément nécessaire de la prédication.

V.

Le mysticisme est un élément de la vie religieuse, mais il ne la constitue pas tout entière; quoique nécessaire à une église, il ne saurait la former à lui seul.